

UNE INEVORABLE MÉTAMORPHOSE

Julien Becker

Que peut-on offrir à une femme ?

Bien que les diamants soient éternels et les meilleurs amis des femmes, cette épineuse question reste au fil des siècles sans réponse pour les hommes. En effet, tels les vases communicants, plus les cadeaux sont importants, plus grandes seront les contreparties en retour.

Ainsi va la vie et plus particulièrement celle de cette femme que l'on appellera pour les besoins du récit, Elise.

Les Dieux de l'Olympe, comme pour un enfant roi unique, se sont abondamment penchés sur son berceau, lui offrant une insolente beauté, une volonté de fer, un charisme exceptionnel et l'arrogance des grandes destinées. Ainsi dotée, cette jeune femme va être portée au firmament dans le monde des hommes pour devenir une légende vivante, telle la déesse romaine Vénus. Grâce à ses poses lascives et sensuelles, elle va incarner le sex-appeal parti à la conquête du monde. Tel Attila, rien ne semble arrêter son incroyable destin : « je suis comme je suis et rien n'y puis changer » lancera-t-elle, insaisissable.

Ainsi les Dieux ont créé LA femme, figure féminine libérée des carcans des hommes devenant un emblème de la liberté sexuelle.

Muse et égérie des musiciens, des peintres et artistes en tous genres, elle devient très jeune, une femme fatale à la fois admirée et honnie par la société.

Quand les cadeaux ont été inestimables, plus dure est la chute ! La suite est particulièrement difficile après les fastes, les flashes et les paillettes.

Ainsi à l'âge d'être une femme mûre, la nature et les Dieux ont décidé de confier leurs présents à d'autres enfants. Ainsi il s'en suit de nombreuses déconvenues et infélicités pour ce sexe symbole artificiel, insipide et creux que les ravages du temps n'ont pas épargné.

Insoumise et affranchie de tous sentiments de culpabilité, après avoir croqué la pomme à pleine dent, la situation se retourne contre cette plante dépérissante : une maladie incurable et cruelle, une sclérose en plaque qui se joue du déclin de cette icône païenne.

« Que vais-je devenir ? » se demande-t-elle pour elle-même après avoir connu les sommets de la gloire. Cette ex-beauté exceptionnelle, cette apparence remplie par l'indifférence et le dédain pour le monde des hommes, s'exile en Italie, seule et malheureuse.

Une vie monacale bien difficile et fade après cette vie si savoureuse et épicée.

Par une belle journée de printemps, un homme encapuchonné, tout de noir vêtu, vint à sa rencontre. Il lui glisse ces quelques mots : « Toi à qui la vie a souri, toi avec qui les Dieux ont été si généreux, je te propose un retour aux sources de ton Être, à tes racines, une Renaissance ». Elle accepte prestement, persuadée en son for intérieur qu'elle va pouvoir revivre ses années folles et fastueuses et ainsi faire un pied de nez à ces Dieux et à cette nature sans scrupules.

Une nuit sans lune, cet étranger dépose ce corps abandonné par les grâces au sein d'une petite clairière juste au bord d'une mare recouverte de nénuphars. Le corps hideux

commence à prendre racine grâce à d'innombrables stolons souterrains donnant naissance à des ronces majestueuses et piquantes à l'image des jeunes années de cette femme. Sa santé fragile se métamorphose en végétal rustique et vigoureux offrant une réincarnation sauvage, riche de fruits très goûteux et délicats prisés par les petits et les grands gourmands.

Ainsi après avoir conquis le monde des hommes grâce aux Dieux, sa métamorphose lui offre une vie éternelle avec ses innombrables rejets envahissant le monde végétal.

BRYAN ET JENNIFER

Sandra Noël

Le village de Krautergersheim connaissait depuis une année une grande famine. En effet, les dernières plantations de choux avaient été saccagées par des intempéries si violentes que les champs en furent détruits. L'agriculteur, Monsieur Hartmann, peinait à nourrir sa femme et ses deux enfants. Ces soucis le hantèrent sans cesse et il finit par devenir insomniaque. Son épouse, bienveillante, le rassurait et lui ordonnait de consulter un médecin.

— Tu te rends vraiment pas compte, chérie. Je n'ai pas de quoi payer le toubib !

— Comment ça ? Tu n'as pas à avancer l'argent ! Juste la part mutuelle ! Il nous reste bien quelques euros pour te soigner, mon cher.

Le mari se décomposa. Il n'avait pas réglé ses cotisations depuis plusieurs mois. Sa femme n'en avait aucune connaissance. C'est lui qui cherchait le courrier dans la boîte aux lettres. Elle n'avait pas pris connaissance des relances des organismes sociaux et des menaces d'huissiers. Mais comment simuler son désarroi ? S'il n'allait pas chez le médecin, elle finirait par découvrir la vérité. Il n'avait pas le choix. Avouer pour se libérer du poids du mensonge. Continuer de mentir ne ferait qu'empirer la situation.

— Il faut que je te parle, chérie, se lança enfin l'agriculteur. Nous nous trouvons dans une position plus que délicate. Je n'ai pas payé mes dettes depuis plusieurs mois...

— Où veux-tu en venir ? s'inquiéta sa femme.

— Nous sommes fauchés ! Je n'ai plus un chou ! Je ne peux pas m'acquitter de mes cotisations donc je n'ai pas de quoi régler les soins médicaux.

Son épouse rumina, rumina tant qu'elle ne put fermer l'œil de la nuit.

Le lendemain, une idée lui traversa l'esprit.

— Nous n'avons qu'une solution, chéri. Nous devons nous débarrasser des enfants.

Choqué par les paroles de sa chère et tendre, Monsieur Hartmann refusa catégoriquement une telle proposition.

— Tu n’as pas honte ? Tu veux qu’on abandonne Bryan et Jennifer ?

— Pourquoi mourir de faim à quatre ? Nous pourrions bien vivre à deux et économiser les denrées alimentaires. Si tu savais ce que dévore Bryan ces derniers temps ! Il mange pour deux !

— Ce n’est pas une raison ! Il a besoin de se nourrir pour grandir.

— Mais il mange trop ! Pourquoi devrions-nous nous priver ? Nous leur donnons déjà beaucoup.

— Et Jennifer alors ? Elle n’y est pour rien si son frère est un glouton.

— Ah bon ? C’est ce que tu crois ? Tu verrais ce qu’elle nous coûte en fringues et en maquillage ! Maintenant qu’elle a treize ans, elle se prend pour une dame. À la limite, si tu veux en garder un des deux, autant que ce soit Bryan.

Le mari ne parvenait pourtant pas à accepter cette idée. Après quelques nuits agitées et de nouveaux courriers recommandés d’huissiers, il accepta de se séparer de ses enfants.

— Je suis d’accord, mais je refuse qu’on les abandonne sans le sou. On va leur préparer un sac à dos avec de quoi survivre quelque temps. Ils trouveront bien des proches pour les héberger.

— Très bien, ce n’est pas parce que nous sommes embrouillés avec toute la famille que les enfants doivent être rejetés. Je leur donnerai l’adresse de mes parents.

Puis sa femme chercha sa progéniture. Elle dénicha Jennifer dans sa chambre, la musique à fond, affalée sur son lit.

— Ah, Jennifer ! Où est Bryan ?

— Bryan est dans la cuisine. Il avait un petit creux.

Madame Hartmann écarquilla les yeux. Le jeune glouton de dix ans allait encore vider le frigo.

— C’est pas vrai ! Il a un trou dans l’estomac, ce même ! ronchonna la mère. Jennifer, tu descends, on doit vous parler.

Ainsi, Bryan et Jennifer comprirent que leur sort en dépendait. Pendant la nuit, ils préparèrent un plan pour sauver la famille de la misère. Jennifer dirigea les opérations. Pour ses treize ans, elle ne manquait pas d’imagination et débordait d’intelligence.

— Que comptes-tu faire ? commença Bryan. Nous ne pourrions survivre bien longtemps.

— Ne t’en fais pas, Bryan ! J’ai une solution. Grâce à nous, les parents seront riches et pourront payer leurs dettes. Ils ne pourront plus nous abandonner. C’est notre devoir de les aider.

— Mais comment ? angoissa le petit frère.

— On va chercher de l’argent.

— Mais où ?

— Chez l’épicière du Gloeckelsberg ! Elle ne remarquera même pas qu’il manque des thunes. Elle est à moitié bigleuse.

Un long périple les attendait. Ils marchèrent dans l’obscurité pendant trois heures. Le petit Bryan aux cheveux clairs ne pouvait pas avancer aussi vite que Jennifer. Il se mit à pleurer.

— Pourquoi papa et maman veulent nous laisser ? Je ne veux pas partir.

— Arrête de pleurer, Bryan ! Tu n'es plus un bébé maintenant. Sois un homme et suis-moi.

Le garçon reprit le pas et agrippa la main de sa sœur. Quelques instants plus tard, ils se trouvaient devant l'épicerie.

Jennifer retira son sac à dos et y chercha une lampe et un canif.

— Qu'est-ce que tu fais ? chuchota Bryan en tremblant.

— Nous allons entrer et rapporter des provisions pour les parents.

— La porte est fermée !

— T'inquiète, je gère !

Lorsqu'elle introduit le canif dans la serrure, la porte s'ouvrit sans difficulté.

Les enfants prirent conscience qu'une personne se trouvait devant eux, le regard démoniaque et malsain. Une vieille femme assez potelée les attrapa par le col et ricana méchamment.

— Alors ? Qu'est-ce que vous faites ici, petits garnements ?

Bryan souffrait, l'épicière l'étranglait sans s'en rendre compte. Jennifer voulait hurler, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

— Puisque c'est comme ça, vous allez manger ! Vous allez manger tout ce que je vais vous donner, petits morveux !

La vieille femme les poussa à l'intérieur de la boutique et leur ordonna de les suivre. Elle les dirigea vers la cuisine, à l'étage. Les meubles semblaient anciens, d'un autre temps. Bryan et Jennifer levèrent la tête et balayèrent la pièce des yeux.

La vieille bique sortit de la charcuterie du frigo et la jeta sur la table.

— Mangez ! hurla-t-elle en fusillant les enfants du regard.

Bryan et Jennifer, terrorisés, obéirent sans dire mot, debout devant la table.

Pendant plusieurs jours, la vieille épicière les séquestra et les gava. Bryan, pourtant glouton, fut écœuré à chaque bouchée qu'il devait ingurgiter sous la menace. Le petit prit dix kilos en deux semaines.

Néanmoins, la septuagénaire aigrie remarqua que Jennifer ne grossissait pas malgré les quantités de nourriture qu'elle avalait quotidiennement.

Jennifer, plus rusée que son frère, se faisait vomir le soir pendant que la mégère sommeillait.

Pas moyen de s'échapper. La vieille gardait la clef sous son oreiller.

Fais marcher ta cervelle, Jenn, se dit l'adolescente. Il faut trouver un plan pour se barrer d'ici.

Pendant que des pensées envahissaient son esprit, Bryan dormait profondément, le pouce dans la bouche.

Jennifer se leva sans émettre un bruit et avança pieds nus jusqu'à la porte. Elle vérifia que la vieille ne se réveillât pas et fouilla partout pour chercher un double de la clef. Rien. Pas question de moisir ici. Une étincelle illumina sa cervelle. Mais bien sûr !

Elle saisit un couteau dans la cuisine et monta l'étage sur la pointe des pieds. Les marches grincèrent, mais la méchante femme ne sembla pas sortir de son sommeil profond. Ouf !

Jennifer ouvrit la porte de la chambre et attendit le bon moment pour planter le poignard dans l'abdomen de la mégère qui poussa un cri de douleur. Jennifer enfouit sa main sous l'oreiller et récupéra d'un geste vif la clef.

Les adelphe emportèrent ce qu'ils purent et retournèrent chez leurs parents, étonnés de les revoir.

Leur génitrice s'agenouilla et leur demanda pardon.

— Je suis une mère indigne, je ne sais pas ce qui m'a pris de vous abandonner. Vous êtes des anges tombés du ciel.

Bryan et Jennifer se placèrent autour d'elle et récitèrent une incantation : « Toi qui nous as abandonnés, toi qui nous as reniés, toi qui nous as rejetés... que tu sois changée en pensée pour l'éternité et n'oublie jamais tes enfants... »

HISTOIRE DE CROCUS

Irène Schouler

Un horrible éclair soudain déchira le ciel bleu. Puis d'énormes nuages noirs se formèrent et se rassemblèrent comme des monstres malfaisants. Le soleil fut dévoré inexorablement. Dans le petit village blotti dans sa vallée, personne encore ne s'inquiéta. Les villageois connaissaient ces averses soudaines. Hommes et bêtes savaient se mettre à l'abri et attendaient patiemment que les dieux se calment. Mais ce jour-là, tout était différent.

Une pluie drue et froide tomba très vite, une nuit sombre s'installa en plein jour. La lumière avait disparu et l'esprit de la peur s'imposa dans le petit village. Paniqués, les animaux domestiques beuglaient et les hommes hurlaient. Dans les chemins environnants, les enfants, aux yeux rieurs encadrés d'une chevelure rousse et brillante, gambadaient encore, joyeux et débordant de vie. Brusquement, ils se précipitèrent vers le village afin de retrouver au plus vite leurs familles et leurs maisons.

La pluie ne s'arrêta pas. Elle tomba longtemps, très longtemps. Une énorme vague se déversa sur le village et dévasta les bâtiments et tous les êtres vivants. Au bout de 40 jours et 40 nuits, la pluie cessa et un soleil nouveau brilla sur toute la terre. Les corps meurtris des enfants s'étaient recroquevillés dans le limon. Ils s'arrondirent et se transformèrent en de nombreux bulbes vigoureux et généreux.

Le printemps fit repousser les arbres et les fleurs. Les oiseaux chantèrent à nouveau dans un ciel d'azur. La nature reprit ses droits sur toute la terre. Une colombe blanche, encore toute étourdie de soleil, se posa précautionneusement sur une branche d'olivier. Au pied de l'arbre, une multitude de crocus, aux pétales roses potelés comme des joues d'enfants s'était déployée en une seule nuit.

Et dans leur cœur, trois stigmates chevelus de safran roux et brillant.

LAURENT SE FAIT JETER AUX ORTIES

Pierre Emmanuel Prat

- Tu as suivi les dernières nouvelles ?
- Ah oui le réalisateur de 37°2 est mort, comment il s'appelait déjà ?
- Jean-Jacques Beineix ma chérie, mais c'est toi qui me donnes la fièvre.
- Qu'est-ce que j'ai encore dit ?
- Ben une ânerie mais ce n'est pas grave, j'ai l'habitude. Je voulais parler des dernières frasques de notre ministre de tutelle qui se la coulait douce à Ibiza avant de nous balancer dans la presse un nouveau protocole sanitaire totalement foireux pour la rentrée scolaire.
- Ah oui c'est vrai, mais à ce que j'ai entendu dire, il n'a enfreint aucune règle.
- Ça y est, maintenant tu vas le défendre.
- Je voulais juste dire que comparé à « Bojo », qui organisait des parties alcoolisées en plein confinement, ça me semble beaucoup moins grave.
- C'est incroyable ! Tu trouves toujours le moyen de défendre l'indéfendable.
- En plus, il a télétravaillé pendant ses quatre jours de congé, ce n'est pas comme s'il s'était fait dorer la pilule sur un yacht.
- Eh bien viens au collège expliquer le protocole à mes élèves, on va voir si tu es si fortiche. De toutes façons tu ne comprends jamais rien. Qu'est-ce que j'ai fait au bon dieu pour mériter une femme si bête ?

Laurent a asséné sa dernière réplique en tapant du poing sur la table.

Martine a du mal à retenir ses larmes.

- Oh non, tu ne vas pas te mettre à chouiner par-dessus le marché ! Tu sais que j'ai horreur de ça, déjà que tu n'es pas super mignonne alors là, tu deviens carrément moche ma pauvre.

- Mais tu es un monstre !

- Ah si je comprends bien, c'est encore moi le coupable. Tu ne reconnais jamais tes erreurs, ce sont toujours les autres qui sont responsables. Réfléchis un peu et remets-toi en cause s'il te plaît et à l'avenir essaye de ne pas m'énerver inutilement. Mon travail est déjà suffisamment pénible en ce moment, alors n'en rajoute pas !

Laurent est prof de sport au collège, svelte, musclé bien sûr. Mais aussi très viril pour ne pas dire très poilu. À tel point que Martine, dans l'intimité, l'appelle « mon petit Laurent-outan » à quoi il répond qu'elle est son petit abricot. Ils ont fait connaissance il y a trois ans sur le fameux site de rencontre Contactéclair.

Laurent a beaucoup de charme et a su en jouer pour obtenir les faveurs de sa future compagne qui succomba facilement.

Pourtant, très vite, il lui explique qu'il n'est pas là pour faire son bonheur, que leur histoire n'est pas raisonnable, que c'est voué à l'échec, en bref qu'elle n'est pas à sa hauteur.

Malgré l'attitude souvent odieuse de son nouveau partenaire, troublée, déstabilisée, elle va s'accrocher au lieu de fuir les jambes à son cou.

Progressivement, elle va se retrouver coupée de sa famille, de ses amis, de ses repères et bientôt ils ne recevront que rarement.

Chaque tentative pour s'affranchir de son emprise est écartée. Il surveille son emploi du temps et ne tolère qu'un cours de danse moderne jazz hebdomadaire en-dehors de son travail et pas plus.

Aucune discussion n'est possible sans qu'elle ne se termine par une querelle, sans que les injures ne se mettent à fuser. Toujours rabaisée, humiliée en privé comme en public.

Lui se fait passer pour la victime, il a la maladie de la persécution et croit dur comme fer que la terre entière lui en veut.

Aujourd'hui il a dépassé les bornes, il l'a fait pleurer.

Cette dernière dispute est la toute petite goutte d'eau qui va faire déborder le vase. Vaincue, blessée, meurtrie, elle va se réfugier chez ses parents et finit par abandonner définitivement Laurent.

Martine lui écrit une longue lettre dans laquelle elle lui explique qu'elle le quitte parce qu'il est toxique, parce qu'elle s'est jurée de ne plus jamais subir ses manipulations, ses insultes qu'elle relate en détails. Elle ne veut surtout plus jamais le revoir.

Ce courrier va agir sur lui comme un électrochoc. À l'image de Narcisse qui ne peut détourner le regard de son reflet dans l'eau, Laurent ne peut plus quitter des yeux les mots de cette missive qui dessinent un miroir sur sa personnalité. Or, il ne supporte pas cette vision de lui-même.

Il était pourtant prévenu, à plusieurs reprises il avait été mis en garde par ses beaux-parents.

Comment supporter d'être abandonné par le seul être capable de le mettre en valeur, de l'admirer, de le soutenir ? Mais c'était plus fort que lui, il fallait qu'il la rabaisse, qu'il l'avilisse jour après jour. Aujourd'hui, il a des envies de meurtre.

Après de longues heures de sidération, hébété, épuisé, il s'affale sur son lit où il plonge dans un sommeil tourmenté mais profond.

Durant la nuit, ses poils, déjà denses sur son poitrail, se multiplient et se rigidifient jusqu'à devenir raides sur toutes les surfaces de son corps. Ses joues virent au rose. Sa bouche s'ouvre et ses lèvres se teignent également de pourpre. Les ongles de ses mains comme de ses pieds se mettent à pousser jusqu'à se transformer en aiguillons piquants. Les pavillons et les lobes de ses oreilles pubescents se découpent pour former des dents. Ses cheveux, au pouvoir urticant, se mettent à pousser comme du chiendent. Peu à peu, Laurent se métamorphose en créature monstrueuse et se végétalise jusqu'à devenir une ortie, une mauvaise herbe qui, méchante, pousse toujours et ne meurt jamais.

Au réveil, une prise de conscience exacerbée, une lucidité aigüe le décide à tout plaquer pour entamer une quête initiatique autour du monde, pour aller à la rencontre de chamans, de sages, pour se retrouver et faire la paix avec lui-même, changer son regard sur le monde et ses rapports aux autres.

En définitive, se sauver pour vivre un nouveau printemps.

UN TAPIS DE PENSÉES

Hassina SAADA

Ophélie faisait toujours le même rêve : elle tombait dans le vide puis était rattrapée au dernier moment par des anges qui la sauvaient des abîmes. Un jour, alors qu'elle lisait avec délectation les pensées de Pascal, elle s'arrêta sur cette citation : « l'homme n'est ni ange ni bête » et le malheur veut que qui fait l'ange fait la bête. Une réflexion curieuse traversa sa pensée vagabonde. J'ai toujours rêvé de m'envoler et de parcourir des prairies où des paysages colorés s'offriraient à mes yeux, avec des fleurs à foison : achillées, reines-des-prés, asters, marguerites, coquelicots et mes préférées, les pensées sauvages de toutes les teintes mais surtout les bleutées qui ressemblent à une mer de fleurs aux reflets métalliques, semblable à un somptueux velours de soie, des corbeilles entières de ces fleurs si délicates et si discrètes pourtant si vivantes presque hypnotiques avec leurs pupilles noires et leurs petites bouches qui savent garder les secrets que les anges se murmurent.

Elle voulait se rappeler des plus belles choses de sa vie, celles que l'on voudrait éternelles, les joies, les pensées mélancoliques et les peines aussi. La pensée est éphémère se répétait elle souvent, la mémoire la grave, la mort la sème et la vie renaît sous forme de pensée, comme le phœnix de ses cendres, indéfiniment.

Ophélie aimait cette fleur timide et délicate qui symbolisait si bien l'amour éternel et la clairvoyance. Les réminiscences de sa vie d'avant s'imposaient comme une réalité. Les rêves aussi. Elle se souvient de cette belle jeune fille à la chevelure de jais, au teint de porcelaine, mais aussi de cet oiseau qu'elle fut au bord de cette falaise où elle s'envola avant de se métamorphoser en cette pensée blanche immaculée, auréolée de sa couronne noire dentelée. Ophelia renaît chaque saison du printemps à l'automne, se multiplie de pétales en robe délicate, modestement et en toute discrétion.

LA VERTIGINEUSE TENTATION

Geneviève Hen

Le soir tombe, le rituel du rendez-vous est en place nous avons pris l'habitude de nous rencontrer dans ce lieu discret, anonyme, un peu hors du temps, pour échanger sur l'ampleur de la mission qui nous a été confiée. Nous soutenir aussi. Nous en avons besoin parce qu'aider à la bienveillance du monde n'est pas une facile tous les jours. Aujourd'hui, moi Bleu-Noir, je suis triste et grognon, je suis dans une sorte de vague à l'âme.

J'écoute Rose-Orange.

- Ma chérie tu essuieras d'autres échecs, il faut te solidifier, te renforcer. Ne te laisse pas envahir par ces sentiments humains. Je sais que c'est difficile et frustrant de semer des flocons de bonheur, sans aucune reconnaissance. Il faut savoir donner sans retour, lâcher, abandonner. Cela te paraît trop difficile ? Recommence avec les enfants, mets toi à côté d'eux, sers leur d'ange gardien, empêche les de partir en courant sous les roues d'une voiture, de tomber d'une falaise, souffle leur de la gaîté et de la légèreté. Mais tu ne peux pas aller plus loin, juste être la compagne invisible de tous les instants. Je sais, tu voudrais que notre présence soit plus spectaculaire, tu voudrais être vue, mais tu n'as pas vraiment le choix, tu dois aider, faciliter, mais surtout agir dans l'ombre, ne pas t'attacher. Ce n'est pas dans le protocole. Ils sont trop nombreux ! Jusqu'à présent tu y es bien arrivée.

Tu as une de ces mines, je sais bien pourquoi. Tu es tombée amoureuse de ce beau brun, Hidalgo. Lorsque tu l'as rencontré, Il avait cette façon malicieuse et rêveuse de te fixer, à tel point que tu le croyais des nôtres. Mais ce n'est pas parce qu'il regardait dans ta direction et qu'il te souriait, qu'il te voyait. Lorsqu'il s'est précipité, bras ouverts vers toi, c'est parce que derrière toi il y avait Dulcinée, pour laquelle son cœur s'embrase. Pour lui tu n'existes pas, tu es transparente. Il t'a traversé sans éprouver quoi que ce soit.

Je sens bien que tu es tentée, que pour lui tu veux prendre forme et devenir humaine. Éprouver des sentiments et être aimée. Ce n'est pas notre destin. Chère Bleu-noir, si nous voulons grandir, être regardée, caressée, rire, aimer, pleurer, vieillir, il nous faut sortir de notre royaume. Le prix à payer tu le connais : ne plus faire partie des elfes et devenir mortelle. Réfléchis bien : en vaut-il la peine ?



Sylvie Mignot

Il est des histoires qu'on vous rapporte et sans n'avoir pris aucune note, on les conserve au creux de notre mémoire, elles s'impriment sans que l'on ne s'en aperçoive, diffusant une aura de mystère comme une petite musique tournant en ritournelle, sans aucune fausse note.

C'est dans une petite trattoria nichée au creux des vignes au nord des Abruzzes, dans le parc naturel de la Majella, que cette histoire s'est déroulée.

Dans la famille Astéracées, il y a d'abord Gino le père, Antonia la mère, et arrivée sur le tard alors que le couple se désolait de n'avoir pas de descendance, leur fille Hélichryse !

Renommée pour sa cuisine goûteuse et la vue exceptionnelle sur le sommet rocheux de « l'Aquila », avec en contrebas le mur cyclopéen, la petite trattoria aux tuiles romaines de couleur ocre, attirait une foule nombreuse et joyeuse. Gino et sa fille vaquaient en cuisine, régaland leurs convives de soupe aux cardons, de pain à l'ail ou encore de délicieux Maccheronis aux truffes concoctés par Hélichryse, le tout arrosé d'un excellent Montepulciano récolté dans leurs vignes, pendant qu'Antonia s'occupait du service en salle, tout en couvant sa fille d'un œil inquiet,

Antonia se rappelait ce jour où vingt ans plus tôt, partie se promener en direction de « l'Aquila », elle fut surprise par une tempête. Ce ne fut qu'après des heures d'errance qu'elle trouva enfin refuge près du mur cyclopéen, c'est là qu'un Gino complètement affolé, la retrouva. Elle ne sut expliquer ce qu'il s'était passé là-haut et demeura silencieuse pendant une longue semaine. Neuf mois plus tard, le couple accueillait dans la joie, une petite fille qu'ils prénommèrent Hélichryse du nom d'une aïeule de Gino. Très vite Antonia appela sa fille « Immortelle », prétextant que le nom d'Hélichryse était trop pompeux et peut-être pour conjurer le mauvais sort ? Ne disait-on pas que les esprits querelleurs et jaloux des dieux romains hantaient toujours le mur cyclopéen et les flancs de L'Aquila ?

La petite était robuste, gracieuse et charmante, dotée d'une étonnante chevelure de couleur jaune safranée. Très habile de ses mains, elle cuisinait de façon exquise, apportant aux mets préparés par ses soins, des senteurs aromatiques tirées de plantes inconnues qu'elle rapportait de ses nombreuses expéditions en montagne. Très vite elle se mit à inventer également des crèmes cosmétiques qui se vendaient comme des petits pains, des onguents pour la peau, soignant et guérissant les brûlures, retardant l'apparition des rides, certains prétendaient même qu'elles apportaient la jouvence éternelle ! Antonia ne voyait pas d'un bon œil les expériences de sa fille et la mettait en garde - qu'avait-elle besoin de se lancer dans cette recherche ? De cuisiner et de régaler leurs clients dans la joyeuse ambiance de la trattoria, les soirées se terminant souvent en musique et en danse, ne lui suffisaient-il pas ? N'était-il pas temps pour elle de se trouver un amoureux ?

Hélichryse ne l'entendait pas de cette oreille et poursuivait ses expériences, partant de plus en plus souvent en montagne, rentrant de plus en plus tard, de plus en plus épuisée. Elle maigrit, ses cheveux perdirent leur éclat et leur étonnante couleur jaune safranée prit une

teinte blanc- argenté comme celle d'une vieille femme, ils devinrent secs et rugueux et exhalèrent une curieuse odeur ressemblant au curry.

Antonia s'inquiétait et mit sa fille en garde : - Que fais-tu là-haut ? Qui rencontres-tu ? Je ne veux plus que tu retournes près de ce mur maudit...

Immortelle leva vers sa mère des grands yeux lavande cernés de mauve, et répondit dans un souffle : - Il est trop tard, il faut que la prédiction s'accomplisse... Elle serra Antonia dans les bras et s'enfuit en courant vers la montagne.

Pendant des jours, des nuits et des semaines, on fit des recherches mais toutes demeurèrent vaines. Un matin, Antonia désespérée et en larmes, trouva sur le rebord de sa fenêtre, une curieuse plante arbustive au beau port joufflu, au feuillage gris argenté exhalant un puissant arôme de curry...

Antonia se rappela alors avec effroi, le mur des cyclopes et ce jour où elle avait imploré les dieux de lui donner un enfant.

Surgissant dans le bruit de la tempête faisant rage, un rire sardonique et une voix moqueuse lui avait alors proposé un marché :

- Tu veux vraiment une fille ? Même si elle ne t'est que prêtée ? Sauras-tu en payer le prix ? Réfléchis bien et, si tu t'en crois capable, promets-le !

Et Antonia avait promis.

LA TRANSFORMATION

Raji Parisot

Chers amis et chères amies ! Je veux partager avec vous une drôle d'histoire, incroyable mais vraie !

Il est 6h30, la sonnerie du portable réveille Rekha. Dans les premières secondes, elle croit encore être en Inde et imagine qu'elle va entendre les bruits de la rue – le vendeur de bananes, le monsieur qui livre le lait à vélo, la marchande de légumes... Rien de cela, le silence est étonnant. En se réveillant doucement, elle se rend compte qu'elle n'est plus en Inde et qu'elle se trouve à Paris ! Puis elle se souvient d'autres choses – elle est maintenant mariée, elle a quitté sa charmante ville natale de Pondichéry et maintenant, c'est une nouvelle vie dans une nouvelle maison. Son mari Rahul dort encore. Elle le regarde en se demandant comment elle a fini par se marier et surtout par accepter un mariage arrangé à l'indienne !

Après avoir fini brillamment ses études supérieures, Rekha s'est inscrite dans un programme doctoral. Passionnée de la langue anglaise et sa littérature, elle a toujours rêvé de devenir professeure à l'université. Malgré les tentatives persistantes de ses parents, elle a toujours résisté à l'idée du mariage, surtout arrangé. Elle espérait tomber amoureuse et trouver son partenaire idéal. Les années ont passé, ses copines se sont mariées et sont

parties vers d'autres villes ou à l'étranger. Les parents sans l'informer ont persévéré dans leurs recherches aujourd'hui modernisées sur Facebook, Matrimony.com ou Shaadi.com et ont finalement trouvé la perle rare – Rahul. C'est un garçon convenable – il est ingénieur, il est beau et sportif, il a une bonne situation, il vit en France. Malgré leurs hésitations initiales, les parents finissent par valider cette proposition. La seule hésitation - Rekha étant fille unique, ses parents auraient aimé qu'elle vive à proximité après le mariage – mais pas de chance car Rahul a été ferme – ça ne l'intéresse pas de travailler en Inde, c'est à Rekha de venir s'installer à Paris.

Les horoscopes étant parfaitement compatibles, les conditions financières parfaitement réglées, les parents ont réussi à faire accepter cette proposition à Rekha. Le tout s'est passé tellement rapidement – la rencontre avec Rahul et sa famille, les préparatifs, le mariage même, et voilà, un mois plus tard, Rekha a pris l'avion ! Et aujourd'hui après quelques mois, elle est encore étonnée qu'elle se soit laissée faire !

Il est 10h. Rahul est parti au travail. Elle lui a fait son petit déjeuner indien et plus tard, elle préparera un dîner indien, mais la journée s'allonge interminablement devant elle. Les premiers mois, elle a pensé s'inscrire à l'université mais le fait de ne pas avoir travaillé la langue française ne lui rend pas la vie facile. Elle a d'excellents diplômes en anglais mais elle n'arrive pas à faire valoriser son travail. Tout d'un coup, sa vie a basculé – et c'est le vide. Rahul est sympathique mais il n'a pas d'empathie - il ne comprend pas sa frustration. Parfaitement francophone, il s'est intégré à la vie parisienne sans aucun problème. Il est heureux dans son travail, il a trouvé son bonheur auprès d'une femme belle et intelligente, à la maison, toujours attentive à ses demandes. Que demander en plus ? Il ne voit pas que depuis quelques temps, Rekha sourit de moins en moins, elle l'écoute d'une manière distraite, même sa cuisine est en train de devenir moins savoureuse. Il est complètement insensible aux changements subtils. Comme il n'y pas eu de disputes entre eux, il imagine que tout est parfait. Il ne sait pas ce qui va arriver quand il rentrera ce soir !

Revenons à Rekha. Elle regarde son jardin à travers la fenêtre et se rappelle les discussions avec ses parents. Souvent Rekha argumentait contre le mariage ou critiquait ses copines qui se sont mariées jeunes. Ses parents insistaient sur l'importance d'être marié, surtout dans la société indienne. Et Rekha trouvait que de demander à une fille de laisser tomber sa vie, son environnement, ses amies pour aller s'installer dans une autre famille, c'était insupportable, c'était un déracinement dévastateur et injuste.

Son père lui expliquait que toutes les plantes ou fleurs n'étaient pas si fragiles ; il prenait l'exemple du crocus, cette plante rustique et résistante qui s'adapte à tous les sols, qui se naturalise et refleurit, apportant la lumière et la légèreté. Ici, dans le jardin de Rekha, se trouvent de belles roses et d'autres plantes, mais quasiment pas de crocus.

Rekha repasse dans sa tête les conversations avec son père ; les discussions sur le rôle des femmes dans un mariage, la société... Elle revoit sa vie de ces derniers mois et veut s'approprier son destin. Dernièrement, elle a lu pas mal de textes sur la mythologie grecque et l'histoire de Narcisse et Echo la fascinait. Elle imagine que Rahul est comme Narcisse – complètement immergé en lui-même, ignorant Rekha et ses sentiments, ses états d'âme. Rekha n'est pas amoureuse comme Echo, mais elle s'est attachée à Rahul et attend d'être remarquée par lui.

Rekha réfléchit à la métamorphose, la transformation et se demande si une telle chose pourrait se passer dans sa vie. Il lui traverse une idée folle et la voilà qui prépare minutieusement le dîner de Rahul, en fredonnant sa chanson préférée avec un grand sourire. Elle va faire une surprise à Rahul- qui va la libérer elle et lui servir de leçon à lui. Yes !! Les heures passent...

Il est 19h30, Rahul rentre du travail. Il a eu une journée difficile, il est fatigué et il a faim. Il sonne mais quand la porte ne s'ouvre pas, il entre avec ses clés. D'habitude, Rekha

l'attend avec du thé indien. Rahul, en dépit des ces années loin de l'Inde, reste très attaché aux habitudes et aux souvenirs de sa famille indienne. Il a toujours vu sa mère au service des besoins de son père. Sa mère vivait pour le bonheur de son père et en allant chercher son épouse en Inde, Rahul espérait la retrouver en Rekha. Il n'a pas à se plaindre et imagine que Rekha est parfaitement heureuse avec lui. Comme d'habitude, il attend d'être servi et, au bout d'une demi-heure, commence à se rendre compte que la maison a l'air différente. Certes, il y le thé dans une thermos, le dîner est prêt sur la table... Mais où est Rekha ? Au départ, il imagine qu'elle est sortie chercher le pain mais vu l'heure, ça serait étonnant. Il ouvre la porte de toutes les chambres, la cuisine, la salle de bains ; il sort dans le jardin, elle n'y est pas non plus. Il l'appelle, son portable sonne mais aucun signe d'elle. Déconcerté, en revenant dans la maison, il s'arrête brusquement car cette fois-ci, il remarque quelque chose d'étrange – ce matin il n'y avait rien sur le balcon de leur cuisine et là, il voit une jardinière avec des crocus ! Il est surpris car il sait Rekha ne parle pas assez bien le français pour aller chercher des plantes dans une jardinerie mais d'où viennent ces crocus ? Mais où est Rekha ?

On va laisser Rahul devant ce mystère, mais moi, je suis arrivée à la fin de mon histoire – Où est Rekha ? Vous avez compris j'espère ! Vous avez du mal à croire ? Souvenez-vous- j'ai dit au début, c'est une histoire incroyable mais vraie !

LA MÉTAMORPHOSE

Florence

Avant de prononcer ses vœux, frère Médard a connu la vie plutôt prospère d'un fils de commerçant réputé pour la qualité de ses étoffes. Il accompagne son père dans les foires, où celui-ci se procure le lin et la laine auprès des négociants, discutant âprement les prix qu'il juge toujours trop élevés pour pouvoir les revendre avec profit dans sa boutique. Une poignée d'ouvriers payés à la tâche teignent les écheveaux et les pièces de drap grâce aux plantes tinctoriales que font pousser les moines de l'abbaye du Mont. Ils ont un savoir-faire sans équivalent pour cultiver ces plantes, si bien que le marchand ne manque jamais de teinture pour colorer les fibres qu'il utilise dans ses fabrications. Il envoie son fils chercher de pleins paniers de fleurs, de racines et de feuilles séchées et broyées : safran, pastel, souci, garance sont mis à macérer dans de grandes bonbonnes de verre stockées à l'abri de la lumière, puis filtrés et versés dans de grands bacs en bois où les ouvriers mettent les pièces de tissu à tremper.

À force de fréquenter l'abbaye, le frêle adolescent se passionne pour la culture des plantes tinctoriales et médicinales. Dès qu'il a un moment de libre, il vient aider le père abbé à entretenir le carré des simples, le potager et le verger de l'abbaye. Le saint homme lui enseigne les vertus de chaque plante : la mélisse favorise le sommeil, le tussilage calme la toux, la lavande éloigne les insectes, la menthe libère les bronches, le millepertuis répare les peaux gercées par le froid ou abîmées par le labeur. Les travaux pratiques dans le jardin de l'abbaye se poursuivent par de longues déambulations sous le cloître, où

l'adolescent, buvant les paroles du père abbé, sent grandir sa foi. L'année de ses 17 ans, contre l'avis de son père, il décide de rentrer comme novice à l'abbaye du Mont.

L'année suivante, les calamités se succèdent dans les campagnes champenoises. L'hiver s'éternise jusqu'à Pâques. La pluie tombe sans discontinuer pendant la plus grande partie du printemps. Les graines mises en terre pendant les rares accalmies pourrissent et le carré des simples comme le potager font triste figure malgré les soins que tentent d'y apporter le père abbé et frère Médard, son nouvel assistant. Les plantes tinctoriales non plus n'apprécient pas ce régime trop arrosé qui asphyxie leurs racines. Même la vigne, qui fait la réputation de l'abbaye à dix lieues à la ronde, se couvre d'un duvet gris sous l'effet de l'humidité. Les prières des moines n'y changent rien. Les paysans, logés à la même enseigne, se lamentent de voir leurs champs détrempés. Le spectre de la famine rôde.

Avertis d'une probable pénurie qui mettra en péril leurs affaires, artisans et commerçants versent une généreuse somme d'argent au père abbé en lui demandant d'organiser une célébration d'envergure. Ils croient pouvoir gagner les grâces divines en se prêtant à ce énième marchandage. Dès l'aube, les cloches carillonnent dans toute la ville. Frère Médard s'est levé à l'aube pour consolider les rigoles creusées dans le carré des simples afin d'évacuer l'excès d'eau. Épuisé, il s'adosse au haut mur d'enceinte de l'abbaye. Il ne voit ni n'entend le tilleul s'effondrer sur la muraille. Fragilisée par l'eau qui s'est infiltrée dans le sol depuis des semaines, celle-ci s'écroule à son tour.

Lorsque les moines dégageront les lourdes pierres du mur d'enceinte, ce n'est pas le corps chétif de frère Médard qu'ils retrouveront. Mais son empreinte creusée dans le sol pas encore ressuyé. Lorsque le soleil revient, de petites plantules commencent à s'y développer. Jour après jour, celles-ci prennent de la vigueur et forment des boutons qui ne demandent qu'à s'épanouir. Un matin que le père abbé longe la muraille pour se rendre au verger, il a la surprise de voir leurs capitules jaunes orangés entièrement ouverts. Ce sont des soucis. Il a une pensée émue pour frère Médard, disparu avant même d'avoir prononcé ses vœux définitifs. Sa brève vie aura été à l'image de la plante, dont les fleurs s'ouvrent à l'apparition du soleil et se ferment lorsqu'il disparaît.

BELLE IMMORTELLE

Françoise Dreysse

Un bouquet de fleurs séchées aux pompons jaune d'or et aux feuilles élancées argentées et vous voilà transportés sur une île au soleil de la Méditerranée, dans le maquis où s'épanouissent des arbustes odorants aux fleurs jaunes : l'hélichrysum italicum serotinum ou appelée vulgairement immortelle, non pour des propriétés médicinales qui vous donneraient une longévité exceptionnelle mais pour la capacité de ses fleurs une fois séchées à se garder

très longtemps, une petite plante qui n'a l'air de rien mais qui cache une légende ancrée dans la mémoire des îliens.

Il y a fort longtemps, dans un village isolé, il était une petite fille élevée par sa grand-mère, une femme crainte par les villageois mais indispensable à la communauté pour sa connaissance des plantes et des remèdes. La petite était une vraie sauvageonne, libre comme l'air, qui parcourait d'un pas dansant et chantant la campagne pour cueillir avec sa mère-grand les simples nécessaires à la confection des potions et onguents, seule pharmacopée à l'époque. Elle aimait aussi tresser des couronnes de fleurs flamboyantes dont elle ornait sa blonde chevelure.

L'originalité étant inconsciemment ressentie comme une atteinte à la cohésion d'un groupe, les garnements du village lui couraient après en criant : « Ouh la vilaine! Ouh la vilaine! » ou bien : « Feu follet, prends garde à toi ! » ou encore : « Elle court, elle court la furette » ... et bien d'autres méchantes invectives.

La petite, qui n'avait comme soutien que sa chère mère-grand qui lui apprenait à lire le grand livre de la nature mais la laissait ignorante des règles du vivre avec ses semblables, gardait toute son innocence face à ce déferlement d'agressivité.

La vie alla ainsi cahin caha pendant quelques années et la petite devint une belle jeune fille qui savait tout de la nature mais rien de ses charmes prêts à enflammer les jeunes gens de son village.

La vieillesse eut raison de sa grand-mère et la laissa bien seule. Elle se trouva vite en butte aux velléités d'âmes charitables du village qui voulaient la transformer en bonne ménagère en vue de faire le bonheur de l'un de leurs rejetons. Ne voulant pas les contrarier, elle s'essaya à cet apprentissage mais cette vie enfermée entre quatre murs au milieu des casseroles et des balais l'étouffait. La pauvre jeune fille s'étiolait peu à peu, perdait de ses couleurs, de sa joie et un beau jour n'y tenant plus elle s'échappa pour retrouver son cher maquis. Elle goûta à nouveau aux joies de la liberté.

Là, au contact du grand air et du soleil, elle se sentit revivre, reprit des couleurs. À nouveau elle parcourait les bois et la garrigue à grands pas. Elle retrouvait sa chère nature, les doux tapis de mousse, le murmure chuintant des ruisseaux, l'odeur balsamique des pins, le chant mélodieux des oiseaux, l'éblouissement des floraisons, tout la ramenait à son enfance avec sa mère-grand adorée. Et la vieille cabane, encore toute imprégnée de la présence de la chère femme, était son refuge. Elle s'y sentait sous sa protection bienveillante et un dialogue muet constant s'échangeait entre elles deux.

Les jours passant, sa relation avec la nature devenait de plus en plus fusionnelle. Elle avait trouvé sa place : elle était semblable au papillon qui vibronnait au milieu des fleurs.

Elle avait oublié les matrones du village et ses jeunes soupirants mais ces derniers étaient encore obsédés par son image. Ils voyaient toujours en elle le feu follet qui allumait leurs désirs. Ils venaient parfois l'épier mais ne l'insultaient plus. Bien au contraire, ils tentaient de maladroites manœuvres d'approche mais, d'une pirouette, elle se sauvait.

Un jour, l'un d'eux se fit plus insistant et arriva à l'attraper. Apeurée, elle appela au secours sa mère-grand. Cette dernière l'entendit et intercéda auprès des puissances célestes pour sauver sa petite fille. Et la jeune fille se métamorphosa en une belle plante au parfum légèrement piquant, couronnée d'une éclatante fleur jaune d'or sous les yeux de son admirateur trop empressé.

Cette histoire fit le tour de l'île et alimenta les conversations chuchotées lors des veillées. Au fil des soirs, de nouveaux éléments merveilleux se rajoutaient. Et plus personne n'a de preuve, de nos jours, de la véracité de cette métamorphose.

Mais en tous cas, saison après saison, la plante s'était multipliée et répandue dans tout le maquis. Curieusement, elle ne fanait pas mais se séchait sans perdre de ses couleurs. Très vite, on l'appela immortelle et on lui attribua les pouvoirs de redonner de l'éclat à la peau en réminiscence de la beauté de la petite sauvagonne devenue une belle plante.

LE JARDIN ORIGINEL

Rosemarie D.

À cause de la faiblesse de mon père qui ne savait pas résister aux caprices de ma mère, nous avons été projetés du magnifique jardin céleste conçu tout spécialement pour nous par Notre Père, céleste lui aussi, à cette calamiteuse éternité terrestre où je traîne mes M depuis des millénaires.

Dans ce jardin splendide, appelé Eden, notre vie était insouciant et claire, remplie de joie et de lumière. Où accomplir les tâches imputées par Notre Père Céleste était un vrai bonheur.

Je m'appelle M. Ma tâche? Créer l'univers de tous les M qu'il me plaira d'inventer. Ouvrez un dictionnaire à cette lettre. C'est à moi que vous devez l'incroyable diversité qui la caractérise. Et que je continue à enrichir. Qui suis-je ? L'aînée des enfants d'Adam et Eve, tous conçus au Jardin d'Eden mais dont personne ne parle... Dans les Mémoires Bibliques, il est fait uniquement mention de mes parents mais non de la grande famille qu'ils ont créée. Comme tout était permis au Paradis (à part ce petit écart qui nous a tous perdus) mes parents n'ont pas passé toute leur éternité à être chastes. Bien au contraire ! Sous l'œil bienveillant de N.P.C., ils s'en donnaient à cœur joie. J'ai encore dans la tête les cris et les rires de tous mes frères et sœurs, qui résonnaient dans le Jardin.

Eve, ma mère, petite et potelée, était mutine, enjouée, très attachante, un peu frivole. Elle ne supportait pas les restrictions et louchait souvent du côté du pommier, en fronçant les sourcils.

Adam, mon père, très grand et velu, avait souvent la tête dans les étoiles pour échapper aux récriminations de ma mère ; *et le pommier par ci ! Et le pommier par là !* À longueur d'éternité. C'était un père aimant, attentionné, et très patient, à l'écoute de nous tous, qui l'adorions. Sa seule faiblesse ? L'amour inconditionnel qu'il vouait à ma mère. Qui le menait par le bout du nez et faisait de lui ce qu'elle voulait.

Mère aimait les animaux, mais s'en lassait assez rapidement. Au moment de ce récit, elle s'était entichée d'un serpent (que je n'avais jamais aimé). D'instinct je l'avais trouvé aussi perfide que sournois. Il la suivait partout, comme son ombre. C'est certes lui qui lui a suggéré l'idée : j'avais vu ma mère s'approcher de l'arbre défendu et cueillir une pomme, non pas la plus belle de l'arbre, mais la moins appétissante (sans doute pour se donner bonne conscience). Elle l'avait prestement cachée derrière son dos. Puis de sa voix suave

et irrésistible de sirène, elle avait appelé : Aaaadaaam ! Qui jouait gaiment avec mes deux inséparables frères Abel et Caïn. Plantant là ses fils, ce grand benêt avait répondu immédiatement à son Appel. Elle lui avait tendu le fruit.

Vous connaissez la suite...

La chute avait été très longue. Et c'est la dernière fois que j'ai vu mes parents Ils avaient disparu brutalement dans la nuit. Très loin de nous tous.

J'avais continué à planer en douceur avec tous mes frères et sœurs. Des voix angéliques me disaient : tu n'es pas responsable de l'acte catastrophique de tes parents. Sache que pour eux la, vie sera difficile et cruelle. Pour pouvoir la supporter, tes frères et toi, devez vous transformer en ce que vous voulez. Mon choix s'était imposé de lui-même : devenir l'Alfa et finir par être l'Oméga de tout ce qui commençait par la lettre M... J'en suis aujourd'hui à ma nième métamorphose : une Mûre des jardins, après être passée de MA à Mazurka. De Me à Mezzo Tinto. De Mi à Mixture. De Mo à Mozzarella. De Mu à Mûres des jardins.

Mûre des bois. Quel bonheur me procure cette métamorphose. Je vis dans un jardin. Pas aussi somptueux que celui où j'ai été conçue mais comme je m'y sens bien ! Je suis entourée de plantes. Et de fleurs. Et d'arbres. Et d'insectes qui bourdonnent en me butinant tendrement. J'apprends aux êtres humains qui me cultivent toutes mes métamorphoses terrestres : gelées, confitures, potions, crèmes, dépuratifs aux vertus médicinales. Je vais rester longtemps dans cette forme qui me convient, avant d'entamer ma prochaine métamorphose dont je refuse pour le moment de connaître la nature. Et soudain, me voilà redevenue les yeux noirs de mon père. Pour la première fois, depuis notre chute, j'entends à nouveau sa voix : tes yeux sont des mûres mûres. Que je voudrais manger.

Tes yeux sont des murmures...



Marie ERDEI

Dans le ciel, les nuances pourpres se confondaient avec la nuit grandissante. Le jour s'éteignait, petit à petit. Mia contemplait la scène tandis que le cri du vent l'entourait. Mais aujourd'hui, elle avait besoin d'autre chose. Elle voulait faire partie du paysage. Aujourd'hui, elle ne s'assiérait pas sur le banc en face de l'étang pour écrire, à l'encre noire, des mots qui comptent, des mots qui pleurent.

Ce soir, c'est ancré à la terre qu'elle laissait libre court à ses pensées. Elle les laissait affluer, sans vouloir les chasser, sans pour autant les accepter. Elle avait pris sa décision. Pour que ce jour compte. Elle allait faire face à la vie, à sa vie. Elle sortit la fiole violacée de sa poche. Le verre était torsadé, il s'enroulait tout autour du liquide opaque destiné à la soulager. « Un élixir enchanteur, chère demoiselle, la recette du bonheur », avait acquiescé le marchand lorsqu'elle s'était approchée de son stock de potions. Qu'est-ce que le

bonheur ? C'était une question à laquelle elle avait tenté de répondre au fil des années. « Le bonheur est à portée de main, il revêt simplement différents atours, ce n'est pas LE bonheur que vous cherchez à apprivoiser, c'est votre bonheur. », lui avait-il précisé tandis qu'il déposait la fiole au creux de sa paume.

Après quelques minutes d'observation, la jeune femme ouvrit le flacon et, sans une once d'hésitation, le porta à sa bouche. Elle sentit le corps étranger se faufiler le long de sa gorge et atteindre son estomac. Une sensation de bien-être l'envahit, comme si toute la douceur du monde s'était désormais emparée d'elle. Elle sentit son corps se raidir. Ses jambes se réunirent tandis que ses bras se collèrent le long de son flanc et que sa nuque bascula vers l'arrière, obligeant ainsi son regard à se diriger vers le ciel. Elle ne pouvait plus bouger, pourtant elle n'était pas inquiète. Elle sentait son cœur continuer à battre dans sa poitrine. Apaisée, elle se mit à sourire vers l'infini. Elle ne distinguait plus le temps ni l'espace. Comme si l'univers se trouvait à ses pieds, agenouillé.

Le spectacle devait être grandiose car plusieurs passants s'arrêtèrent à sa hauteur, l'observant, bouche bée. Ils virent ce corps, tout doucement, ne faire qu'un avec lui-même, revenir à l'état brut. Ils assistèrent à la transformation de la chair en un glabre raide, aux couleurs de la forêt hurlante. Ils aperçurent la partie basse de cette ancienne enveloppe charnelle s'effiloche et se fixer dans la terre, s'y accrocher aussi profondément qu'un désir inavoué.

Ils furent témoins de la métamorphose, de la naissance de ce jonc tortueux s'agrippant aux fondements du monde et s'en délectèrent de jalousie, spectateurs du bonheur à l'état pur, réceptacles de l'accomplissement d'une vie.

Le marchand de potions s'arrêta un instant et contempla la scène. La jeune femme était née. Elle siégeait magistralement d'un bout à l'autre de l'étang, se reproduisant sans fin, envahissant les berges par-delà vents et marées.

Le bonheur, elle l'avait goûté. Elle appartenait au monde désormais, avec sagesse et volupté. Parce que le bonheur, pour elle, ne signifiait pas d'en appréhender toutes les vérités.

Le bonheur, pour elle, c'était tout simplement de s'y enraciner.

LE MYTHE DES JONCANTHROPES

Jean-Claude July

L'histoire de l'humanité est irriguée par des mythes. Certains connus comme celui de l'Atlantide, le continent perdu ou celui de Prométhée qui avait volé le feu au Dieu, ou encore celui d'Icare qui s'était brûlé les ailes car s'étant trop approché du soleil. D'autres mythes sont presque confidentiels comme celui des Joncanthropes, les hommes des joncs.

Ce mythe a pourtant un fondement historique, ou plutôt préhistorique avéré. Les Joncanthropes ont existé. Contemporains des premiers Cro-Magnons, ils s'en distinguaient par une taille plus imposante. Plus de deux mètres en moyenne si on en croit les fémurs, tibias et autres ossements trouvés lors de fouilles réalisées par Yves Coppens en Haute Egypte dans la vallée des joncs !

Ils étaient dotés d'une force peu commune mais malheureusement leur cerveau, en raison d'une boîte crânienne inférieure à celle d'un australopithèque n'était pas en harmonie avec le reste. Ils disparurent pratiquement en même temps de la surface du globe et personne n'a jamais su pourquoi. Sur le plan scientifique, aucune explication n'est véritablement convaincante. Il n'y a eu ni extermination, on aurait retrouvé la trace de charniers, ni extinction à la suite d'un mélange d'espèces, leur ADN n'était pas compatible avec celle des Cro-Magnons, ni catastrophe naturelle.

Un vieux texte en écriture cunéiforme, découvert au début du XIX^e siècle et datant de 1500 ans avant notre ère rapporte pourtant une légende, initialement transmise oralement de générations en générations depuis la nuit des temps. Les Joncanthropes étaient forts, très forts mais ils étaient devenus envahissants et encombrants. Au début, ils rendaient service à la communauté. Leur force herculéenne était mise à profit pour aplanir les berges des fleuves, retourner les champs, défricher les terres des mauvaises herbes. Ils étaient appréciés. Mais cela ne dura pas car, malheureusement, ils en profitèrent pour s'incruster dans les cités et les bourgs. Ils ne brillaient pas par leur esprit car ils en étaient dépourvus et leur conversation ne dépassait pas l'expression de besoins primaires formulés par une petite centaine de mots articulés. Le pire arriva quand ils décidèrent de devenir chefs car ils estimaient qu'un primitif pouvait devenir chef. Mais les philosophes ne l'entendirent pas de cette oreille

- La force n'est rien, dirent-ils, car l'esprit est supérieur à la matière.

Oui, mais voilà. Quand un Joncanthrope de 130 kilos commande, le philosophe qui n'en fait que 60, tige blanche comprise, s'exécute.

Les philosophes décidèrent de s'unir ce qui supposait un grand effort de leur part, car ils ne s'entendaient pas entre eux, chacun pensant détenir la vérité. Mais même unis, ils ne

faisaient toujours pas le poids. Il suffisait qu'un Joncanthrope grogne pour que tous les philosophes rentrent dans le rang.

Ils décidèrent de faire appel à leur sainte patronne Athéna. Mais elle était très occupée car elle était aussi la patronne des stratèges et des artisans. Elle leur envoya cependant de l'aide, en la personne de deux intérimaires de l'Olympe, en stage d'insertion. Il s'agissait des trublions Lucferus et Bernarenrilevus. Ils avaient bien quelques dons surnaturels mais ces derniers étaient limités car Zeus se méfiait d'eux et refusa de leur conférer des pouvoirs trop importants. Il les taxait de scribouillards bavards et incompetents. Il ne les considérait pas comme des bons à rien mais il disait à qui voulait l'entendre qu'ils étaient mauvais en tout. Ils n'avaient donc pas la possibilité de faire disparaître les Joncanthropes d'un coup de baguette magique mais ils pouvaient, selon le processus bien connu de la régression cognitive, changer les végétaux en minéraux et les animaux en végétaux.

En accord avec les philosophes, ils transformèrent les Joncanthropes en joncs épars. Ce nouveau végétal gardait plusieurs caractéristiques de l'espèce dont il était issu aux termes de cette métamorphose régressive. Ainsi les joncs épars sont robustes, résistants et envahissants. En raison de leurs rhizomes enterrés profondément, ils solidifient les berges puis s'étalent à l'intérieur des terres. Ils n'ont pas plus de feuilles aujourd'hui que les Joncanthropes n'avaient d'esprit hier et leurs tiges sont aussi lisses que la cervelle de leurs illustres ancêtres du règne animal.

C'est ainsi que deux collaborateurs occasionnels des dieux de l'olympie ont réussi à rendre la terre viable. Depuis que les Joncanthropes ont été métamorphosés en joncs épars, l'esprit est supérieur à la matière, la raison à la force et les philosophes dirigent les cités dans l'intérêt général.

Evidemment, il ne s'agit que d'une légende. Car même écrite en écriture cunéiforme, une légende reste une légende !